

COMPAGNONS DE ROUTE D'EXIL

(SUITE)



Par Lâm Chí Hiếu JJR 62

« Bonjour, je suis Châu, et voila ma femme et mes 3 garçons. »

Nous sommes dans une espèce de salle d 'attente de l 'aéroport de Bangkok, une salle bien rudimentaire, loin de tout le brouhaha de l 'aéroport, baillant aux corneilles, après environ plus d 'une heure a bord d 'un des vieux avions de la Vietnam Airlines.

Nous avons laissé derrière nous mon vieux père et mes frères et sœurs, et bien d 'autres chers amis, en route vers une destinée inconnue, dépourvus de tout, loin de tout. On nous a « déposé » à cette salle très reculée où, après avoir rempli les formalités exigées par le Service d 'Immigration des USA via ses employés locaux (documents d'emprunt d'argent au gouvernement américain pour nos frais de voyage et d 'autres formulaires....), nous pouvons dormir, rattraper le sommeil manquant depuis notre départ a minuit de Saigon. Là, nous pouvons ronfler tranquillement, carrément les poings fermés, loin de toute crainte des « sbires » de notre pays natal, loin des misères atteintes là-bas, même à bord de l'avion nous amenant à Bangkok, pouvoir respirer le bon air frais de la vraie liberté pour une assez longue journée, à volonté, étendus de notre long sur nos chaises.



Notre nouvel ami Châu et sa famille se joignent à nous avec 2 autres familles, et, à la fin, on nous amène dans un grand building, dans un quartier de banlieue de Bangkok, à bord d 'un autobus avec nos valises. Là, après les formalités de séjour (paperasses à remplir, moustiquaires, matelas) on nous montre les soit-disant chambres communes à coucher: une grande chambre commune déjà occupée par quelques gens de notre sorte (ex-détenus des camps de concentration communistes vietnamiens...) où on couche par terre.

Chaque famille a son coin. Et ainsi on passe environ 4 jours et nuits dans l 'attente d 'un avion en direction des USA, grignotant 2 repas par jour : un petit paquet de riz, 2 oeufs bouillis et un sachet de soupe additionnée d 'ailes de poulet. A la longue et sans aucune distraction en vue, on en profite pour faire connaissance.

Châu avec sa famille deviennent nos voisins. C'est un ancien de l 'Ecole Polytechnique de Phú Thọ, ancien officier de la marine nationale ayant fait toute sa carrière a la hải quân công xưởng (arsenal naval) de Saigon. Il me demande systématiquement « Que va-t-on faire là-bas, Hiếu ? » d'un ton bien pessimiste. Ce à quoi je réplique « A Dieu va, mon ami. Que sera sera ». Sa femme, une dame bien

débrouillarde à voir, intervient : « Mon mari est bien faible. Il n' est pas comme vous, Hiêu. Je dois tout faire à sa place avant et après son retour de prison. »

Tels sont certains ex-détenus libérés, trop extenués mentalement et corporellement. Châu ne dit mot, et ne peut que sourire. En effet, durant toute cette période à Bangkok, et plus tard, établie aux USA, la famille de Châu ne survit que grâce à la dame, « maitresse de logis, *master post deum* ». Et ainsi la femme de Châu me suit pas à pas durant les procédures à respecter pour quitter ce refuge de Bangkok (examens médicaux à fond, opérations déjà faites à Saïgon pour l'expatriation avec des « pourboires » à donner, mais douteuses, se faire enregistrer sur la liste de vol pour les USA, enregistrer les bagages, retourner les moustiquaires et autres) Et une fois établie dans la « cité protestante » de Santa Ana, la famille de Châu s'accroche à nous sans répit, depuis les visites médicales soit disant obligatoires (que nous découvrons plus tard comme étant au bénéfice des docteurs, dentistes, et non pour notre bien-être !), jusqu'aux procédures d'immigration (toutes les cartes nécessaires et obligatoires à tout réfugié)

Il en est de même pour la recherche des bonnes écoles pour nos enfants. « Pourriez-vous me donner la meilleure part, Hiêu. » me souffle à l'oreille la femme de Châu à la distribution des « repas pour les pauvres » au magasin de l'église locale. Ce que je refuse, car travaillant bénévolement avec mes compatriotes américains, vietnamiens-américains à l'église locale d'un autre centre protestant, je dois être impartial comme tout autre employé. La dame de retour à « notre cité », s' en va se plaindre auprès de ma femme mais en vain.

« Je ne sais quand mon bien faible mari pourra aller travailler comme vous, Hiêu » , dit Cúc, la femme de Châu. Je quitte très tôt les services bénévoles de l'église locale pour aller travailler ailleurs, à la cour de justice fédérale, tandis que notre Châu à la fin se joint aux «déclarés invalides» (comme sont la plupart des ex-détenus grâce à l'aide de maintes organisations privées plaidoyant...), et tout le fardeau de sa famille tombe à la charge de sa femme, qui se lance dans un service de manucure de son mieux, dès que son fils cadet atteint son âge d'adolescence. Mais hélas, avec l'âge et les privations accumulées autrefois au pays natal comme la plupart des toutes les femmes des ex-détenus, notre pauvre Cúc succombe et doit bientôt abandonner son dur métier, pour se retirer tôt. Lors d'une de nos rencontres régulières, Cúc nous confie certaines épopées de Châu durant les temps difficiles au pays natal. Il devait vendre tout ce dont elle a hérité de ses parents pour survivre, mais à un prix fort bas, carrément «gratuit », incitant ses colères qu'il apaise vite de ces mots : « Tout est démodé et usé, à quoi bon vendre cher, il vaut mieux donner gratuitement »

« A voir votre Châu si peu bavard, racontez-nous un peu votre roman d' amour »

- Oh ! Rien de spécial. On s'est rencontré par coïncidence. J'étais venue aider sa mère à faire l'inventaire de son épicerie située à l'opposé de notre logis et le « coup de foudre » est survenu. Il n'a dit mot mais m'a suivi silencieusement ainsi, pour une bonne période de temps, et on s'est marié.

Maintenant, nos Châu et Cúc survivent avec les aides sociales, surmontant de leur mieux les maladies cancéreuses acquises, dont la plupart des familles ex-détenues souffrent comme eux.....

Nos deuxièmes compagnons sont Huyèn et Xuân.

- Tu dois m'aider à soigner notre cadet, fainéant, crie à tue-tête la dame assise derrière nous durant le trajet Saïgon-Bangkok, et bien d'autres gros mots échangés par ce couple dont nous faisons connaissance au débarquement à la salle d'attente de l'aéroport. Le pauvre Huyèn boitillant se plaint auprès de moi.

- Voulez-vous bien m'excuser pour notre scène à bord de la Vietnam Airlines. Ma femme est trop agressive. J'ai été démobilisé avant 1975 à cause de mes lourdes blessures à la célèbre bataille d' An Lọc. Et vous, à vous voir en bonne forme plus que moi et Châu...

On ne peut se confier que plus tard, étant tous fort épuisés par les longues procédures des services d'immigration puis du bureau du camp où on est « enfermé » dans l'attente du futur périple aux USA (notre camp à Bangkok juxta la prison pour les « émigrés illégaux » donc loin de tout contact avec l'extérieur). Enfin établis, Huyèn et sa famille déménage à Los Angeles, après avoir accompli leurs

premières obligations d'immigrés (procédures d'enregistrement de résident légal, cours de langues obligatoires). Huyèn et sa femme travaillent dans un garage d'automobiles tout en achevant leurs cours d'études spéciales. Finalement ils ont à eux un garage de réparations d'automobiles. Et on se rencontre annuellement, moment où Huyèn nous confie son passé.

« J'ai combattu à An Lộc et j'ai été capturé par l'ennemi, comme toute notre *đại đội* (compagnie). J'ai alors caché mes galons d'officier à temps. On nous ligote ensemble à la hâte. Comme l'ennemi est trop occupé à combattre, la garde est délaissée. J'en profite pour défaire mes liens et j'ai entraîné mes subordonnés à fuir le plus vite possible, après avoir lancé sur nos geôliers surpris nos grenades cachées dans nos uniformes. On se relance aux combats, une fois revenus à nos rangs, mais à la fin, un éclat de mortier m'atteint au dos, et je me retrouve hélicoptéré à l'hôpital militaire Cộng Hòa. Etant grièvement blessé, on me démobilise. 1975 survient. On me force à rejoindre les camps de concentration, comme tout officier, combattant ou non. Mais on m'a libéré tôt. On nous oblige alors à aller vivre dans les *vùng kinh tế mới* (prétendue « nouvelle zone économique » dépourvue de tout, pas d'électricité ni d'eau potable, des chaumières loin de toute ville). Fatigués, on revient à notre village où j'arrive à trouver un bon emplacement pour survivre. C'est un carrefour menant à la zone industrielle de notre village. On acquiert une petite maison où nous vendons du café. Les ouvriers des industries environnantes viennent se désaltérer sans cesse. C'est prospère jusqu'au jour où les autorités locales interviennent et sans aucun mot, érigent un petit restaurant-café concurrent du nôtre. On ne sait alors que faire, sinon vivre au jour le jour, attendant l'expatriation qu'on a demandé bien longtemps. Et enfin, on quitte tout, vendant à n'importe quel prix possible notre maison.... »

Ainsi nos Huyèn et Xuân ont du travail à leur garage. mais ne sont pas disponibles pour trouver un logis à eux, leurs 2 enfants devenus adultes vivant ailleurs, leur vie conjugale en péril avec des scènes de jalousie de la part de chacun, s'entre-accusant d'affaires extra-maritales.... On ne sait alors comment les réconcilier.....

Notre 3^{ème} couple de compagnons, Thiét et Phi, a l'air plus stable. On s'est connus au « refuge de Bangkok ». Comme on vit dans la même cité protestante, je rentre au logis à bord de la voiture de Thiét durant mes temps de recherche de travail à l'EDD (service d'emploi local) près du centre d'éducation linguistique pour les immigrés où Thiét et les autres nouveaux-venus apprennent l'anglais obligatoire..... Finalement, à la fin de ses cours, Thiét ne peut trouver aucun emploi compatible avec son âge très avancé et sa condition physique déplorable comme pour la plupart des ex-détenus libérés. Il doit alors se joindre aux rangs des bénéficiaires des aides sociales tandis que sa femme devient baby-sitter à domicile pour survivre.....

Et on se rencontre ainsi, une fois l'an, à chaque occasion qui se présente...

Lâm Chí Hiếu JJR 62